

1.

Le piano n'était pas le violon d'Ingres de Simon Nardis. C'était bien plus qu'un violon d'Ingres. Le piano était pour lui ce que la peinture était pour Ingres. Il cessa de jouer comme Ingres aurait pu cesser de peindre. C'eût été dommage, dans le cas d'Ingres. Ce fut dommage dans le cas de Simon Nardis.

Après sa désertion, il reprit son ancien métier. Le prétexte était de se nourrir. Se loger, se blanchir. Au sens de blanchiment. Il s'agissait surtout de bien se tenir. Le jazz n'incite guère à bien se tenir. Simon Nardis était pianiste de jazz. Oublié, perdu de vue, rayé du monde, on le retrouve ici, aujourd'hui, à la veille d'un week-end prolongé.

L'usine dont il devait s'occuper était au bord de la mer. Jamais son travail ne l'avait conduit sur les lieux de nos vacances. Pour la première fois il se trouvait parachuté dans une zone à la fois industrielle et balnéaire. La présence de la mer n'est pas indifférente. Elle joua son rôle dans cette affaire.

Le travail de Simon Nardis. Je vais l'appeler Simon tout court. C'est plus simple. C'était mon ami. Le travail de Simon consistait à chauffer non pas l'ambiance d'un club, le cœur de ses auditeurs mais des hangars, des entrepôts, des ateliers ou des laboratoires. Maintenir à bonne température, donc en état de marche, de conservation, de vie, des ouvriers, des matières précieuses, voire des animaux.

Simon avait appris ce métier alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune pianiste amateur qui se produisait dans des kermesses minables. Il l'abandonna quand il passa professionnel. Le reprit quand il cessa de jouer pour raisons de santé. Appelons ça des raisons de santé. C'est évidemment plus compliqué.

Faire fonctionner une installation de chauffage industriel, et surtout la régler, ça aussi c'est